époque après la Revue d'Édimbourg, rendit un compte beaucoup plus favorable des Heures de Paresse. « Ces compositions, » dit-elle, « ont en général un ton plaintif et tendre entremêlé parfois de satire ; on y trouve de la facilité, de la force, de l'énergie, de la chaleur. On doit s'attendre à y voir des traces de jeunesse et des négligences; et nous conseillons sérieusement à notre jeune barde de les réviser et de les corriger avec une modeste persévérance. Nous apercevons dans lord Byron une puissance intellectuelle et une tournure d'idées qui nous font désirer vivement de le voir sagement dirigé dans la carrière de la vie. Il a reçu de la nature des talents, et il est comptable de leur usage. Nous espérons qu'il les rendra utiles à l'humanité, et qu'il y trouvera une source de satisfaction réelle pour lui-même dans sa vieillesse. C'est alors qu'il pourra justement s'écrier avec l'orateur romain : Je n'ai point à déplorer ma vie, comme ont fait souvent beaucoup d'hommes, et des plus savants; je ne me repens pas d'avoir vécu : car j'ai vécu de manière que mon existence n'a pas été inutile. Non lubet mihi deplorare vitam, quod multi, et ii docti, sæpe fecerunt, neque me vixisse pænitet; quoniam ita vixi, ut non frustra me natum existimem. »

Lord Byron répondit à la critique d'Édimbourg par une satire, et devint s'un des rédacteurs de la Revue Mensuelle.

# BARDES DE L'ANGLETERRE

ET LES

## CRITIQUES DE L'ÉCOSSE, SATIRE.

Ma foi! j'aimerais mieux être matou miauleur Que faiseur de ballade et méchant rimailleur.

Des bardes ennuyeux si la race est féconde, Le critique impudent pareillement abonde. Pore

#### PRÉFACE1.

Tous mes amis, éclairés ou non, m'ont conseillé de ne pas mettre mon nom à cette satirc. Si des jeux de mots et des boulets de papier suffisaient pour changer mes déterminations, je me serais conformé à leur avis; mais les injures ne m'effraient pas, et je ne me laisse pas intimider par des rédacteurs de Revue, amis ou non amis. Je puis dire en conscience que je n'ai attaqué personnellement aucun individu qui n'ait commencé par prendre l'offensive. Les ouvrages d'un auteur sont une propriété publique: quiconque les achète a le droit de les juger, et de publier son opinion si cela lui convient, et les auteurs dont je me suis efforcé de perpétuer le souvenir peuvent faire pour moi ce que j'ai fait pour eux. Je suis sûr qu'ils réussiront beaucoup mieux à critiquer mes écrits qu'à améliorer les leurs. Le but que je me propose n'est pas de prouver que je puis écrire bien, mais, s'il est possible, d'obliger les autres à écrire mieux.

Comme ce poëme a eu beaucoup plus de succès que je ne m'y attendais, j'ai tâché, dans cette édition, d'y faire des additions et des changements qui le rendissent plus digne des regards du public.

La première édition de cette satire, publiée sans nom d'auteur, contenait au sujet du *Pope* de Bowles, quatorze vers composés par l'un de mes amis, homme d'esprit <sup>2</sup>, qui vient de mettre sous presse

un volume de poésies; c'est à sa demande que je les avais insérés. Je les ai retranchés dans cette édition, et je leur en ai substitué d'autres de ma composition; en cela j'ai été guidé par un sentiment que beaucoup d'autres partageront, à savoir, la résolution de ne mettre mon nom qu'à des ouvrages sorlis entièrement et exclusivement de ma plume.

Pour ce qui est 3 des talents réels de la plupart des poëtes dont il est fait mention ou auxquels il est fait allusion dans cette satire, l'auteur est persuadé qu'il ne saurait y avoir une grande divergence d'opinion dans la masse du public ; ce n'est pas qu'à l'exemple d'autres sectaires, chacun d'eux n'ait son tabernacle spécial de prosélytes qui exagèrent son mérite, ferment les veux sur ses défauts, et reçoivent sans scrupule et avec respect ses oracles poétiques. Mais la dose considérable d'esprit que possèdent incontestablement plusieurs des écrivains que j'ai censurés, rend plus regrettable encore la prostitution qu'ils ont faite de leur intelligence. La sottise peut exciter la pitié, du moins on peut en rire et l'oublier; mais l'abus du talent appelle une énergique réprobation. Nul plus que l'auteur, n'eût désiré voir un écrivain connu et plus capable prendre en main la tâche de démasquer ces hommes; mais M. Gifford est absorbé par ses travaux sur Massinger; et, en l'absence de docteurs de la Faculté, il est permis à un médecin de campagne, dans les cas d'absolue nécessité, de débiter son baume pour empêcher la propagation d'une si déplorable épidémie, pourvu qu'il n'y ait point de charlatanisme dans son traitement; et il est à craindre que le cautère ne soit indispensable pour la guérison des nombreux malades affligés de cette rage de rimer, qui fait de nos jours de si redoutables progrès. - Quant aux rédacteurs de la Revue d'Édimbourg 4, il faudrait un Hercule pour écraser cette hydre. Mais si l'auteur parvient seulement à briser l'une des têtes du serpent, dût sa main être blessée dans le combat, il s'estimera amplement satisfait.

### LES BARDES DE L'ANGLETERRE

ET LES

#### CRITIQUES DE L'ÉCOSSE.

#### SOMMAIRE 5.

Le poëte examine l'état de la poésie dans les siècles passés. - De là, par une transition subite, il passe à l'époque actuelle. - Il exhale sa colère contre les faiseurs de livres, - reproche à Walter Scott sa cupidité et sa fabrique de ballades. - Notables observations sur M. Southey. -L'auteur se plaint de ce que M. Southey a infligé au public trois poëmes épiques et autres. - Il s'élève contre William Wordsworth, mais loue M. Coleridge et son élégie sur un jeune âne. - 11 se montre disposé à blamer M. Lewis. - Il réprimande vertement le ci-devant Thomas Little, ainsi que lord Strangford. - Il recommande à M. Hayley d'écrire en prose, - exhorte les Moraves à glorifier M. Grahame, - exprime sa sympathie pour le révérend Bowles. - déplore la malheureuse destinée de James Montgomery, - s'emporte contre les rédacteurs de la Revue d'Edimbourg, - les gratifie de noms fort durs, tels que celui de harpie et autres. - Apostrophe à Jeffrey; prophétie à son égard. - Episode de Jeffrey et Moore, périls qu'ils courent, leur délivrance; présages dans la matinée où eut lieu le combat; la Tweed, le Tolbooth, le Frith de Forth éprouvent une commotion ; une déesse descend du ciel pour sauver Jeffrey; incorporation des balles avec son sinciput et son occiput. - Revue en masse des critiques d'Edimbourg. - Lord Aberdeen, Herbert, Scott, Hallam, Pillans, Lambe, Sydney, Brougham, etc. - Lord Holland loué pour ses diners et ses traductions. - Le théâtre; Sceffington, Hook, Reynolds, Kenney, Cherry, etc. - Appel à Shéridan, à Colman et à Cumberland, pour qu'ils reprennent la plume. - L'auteur revient à la poésie. - Rimailleurs de toutes sortes. - Les lords écrivent parfois, ils feraient beaucoup mieux de s'en abstenir. - Hafiz, Bose. Mathilde et X. Y. Z. - Rogers, Campbell, Gifford, etc., poëtes véritables. - Traducteurs de l'Anthologie grecque. - Crabbe. - Style de Darwin. - Cambridge. - Prix universitaire. - Smyth. - Hondgson. -Oxford. - Richards. - Le poëte entre en scène. - Conclusion.

Quoi! je serai condamné à tout entendre! <sup>6</sup> L'enroué Fitz-Gerald <sup>7</sup> braillera dans les tavernes ses couplets discordants; et moi, je me tairai, de peur que les Revues écossaises ne m'appellent rimailleur et ne dénoncent ma muse! Non! non! préparez-vous à me lire. — J'écrirai à tort ou à raison; les sots sont le sujet de mes vers. La satire insp'rera mes chants!

O le plus noble don de la nature! ma bonne plume d'oie! esclave de ma pensée, obéissante à ma volonté, arrachée à l'aile paternelle pour faire une plume, ce puissant instrument de bien petits hommes! O toi! qui facilites l'accouche ment intellectuel d'un cerveau en travail, gros de vers ou de prose; toi qui, en dépit de l'inconstance des femmes et des sarcasmes de la critique, fais la consolation d'un amant et la gloire d'un auteur, que de beaux esprits, que de poëtes tu fais naître chaque jour! Combien est fréquent ton emploi. et petite ta gloire, condamnée enfin à un complet oubli, de même que les pages que tu as tracées! Mais toi, du moins, plume qui m'appartiens, toi que j'ai déposée naguère et que je reprends maintenant, notre tache terminée, tu seras libre comme celle de Cid Hamet8; si d'autres te méprisent, moi je te chéris. Prenons donc aujourd'hui notre essor; ce n'est point un sujet rebattu, une vision orientale, un rêve extravagant qui m'inspire9; notre route, bien que hérissée d'é. pines, est distinctement tracée: que nos vers soient coulants et notre chant facile!

En ce temps, où le Vice triomphant commande en souvérain, ohéi par les hommes, ses esclaves volontaires; où la Folie, trop souvent précurseur du crime, garnit son chapeau des grelots de tous les pays; où les méchants et les sots domiment réunis et pèsent leur justice dans des balances d'or; eh bien! les plus hardis redoutent encore la risée publique; la crainte de la honte est la seule qui leur reste; ils pèchent avec plus de mystère, tenus en effroi par la satire, et tremblent devant le ridicule, sinon devant la loi.

Telle est la puissance de l'esprit; mais les sièches de la satire ne sont point mon partage; pour châtier les iniquités royales de notre âge, il faut une arme plus acérée, une main plus puissante. Néanmoins il est des folies dont la chasse m'est permise et pourra du moins m'amuser. Qu'on rie avec moi, je ne demande pas d'autre gloire. Le signal a retenti; mon gibier, ce sont les écrivassiers. Au galop, mon Pégase!

— Je cours sur vous tous, poëmes grands et petits, odes, épopées, élégies! Et moi aussi, je puis comme un autre bar-

bouiller du papier. Et il m'arriva un jour de répandre par la ville un déluge de vers, vraie boutade d'écolier, indigne d'éloge ou de blâme; je me fis imprimer, — de plus grands enfants que moi en font autant. Il est doux de voir son nom imprimé; un livre est toujours un livre, bien qu'il n'y ait rien dedans. Ce n'est pas qu'un nom titré puisse sauver d'un oubli commun le livre et l'écrivain: Lambe en sait quelque chose, lui dont la farce bâtarde a été sifflée malgré le nom patricien de son auteur. Cela n'empêche pas que George ne continue à écrire 10, bien qu'il cache son nom aux regards du public. Autorisé par ce grand exemple, je suis la même voie; seulement je fais moi-même ma Revue; et, sans recourir au grand Jeffrey, comme lui je me constitue de ma propre autorité juge en poésie.

Il faut un apprentissage pour tous les métiers, excepté pour celui de censeur. On trouve des critiques tout faits d'avance. Sachez par cœur les plaisanteries rebattues de Miller, ayez tout juste autant de science qu'il en faut pour faire des citations erronées, un esprit bien dressé à trouver ou à forger des fautes, une certaine disposition au calembour, que vous appellerez sel attique; allez trouver Jestrey; soyez silencieux et discret: il paye juste dix livres sterling la feuille; ne craignez pas le mensonge, il donnera à vos traits quelque chose de plus acéré; ne reculez pas devant le blasphème, il passera pour de l'esprit; foulez aux pieds toute sensibilité, ne vous faites pas faute de jeux de mots: vous voilà devenu un critique complet; on vous haïra, mais vous serez adulé.

Nous soumettrons-nous à une telle juridiction? Non, certes. Cherchez des roses en décembre, de la glace en juin; demandez de la constance au vent, du blé à la paille; croyez à une femme ou à une épitaphe ou à tout autre objet menteur, plutôt que d'ajouter foi au langage d'un critique chagrin, ou de vous laisser égarer par le cœur de Jeffrey 11 ou la tête béotienne de Lambe 12. Tant que, soumis au joug de ces tyrans imberbes et sans mission, de ces usurpateurs du sceptre du Goût, les auteurs courberont humblement la tête, accueilleront leur voix comme celle de la Vérité, et recevront

leurs arrêts comme articles de foi; tant que la Critique sera remise en de telle mains, ce serait un péché que de l'épargner. De tels censeurs méritent-ils des ménagements? Néanmoins nos modernes génies se suivent tous de si près, qu'on ne sait quel choix faire parmi eux; nos poëtes et nos critiques se ressemblent tellement, qu'on ne sait trop qui épargner ou qui frapper.

Vous me demanderez peut-être pourquoi je me hasarde dans une carrière que Pope et Gifford ont courue avant moi. Si déjà vous n'êtes rebutés, continuez à me lire. Mes vers vont vous répondre. « Arrêtez! » me crie un ami; « ce vers est négligé; celui-ci, celui-là et cet autre encore me semblent incorrects. » — Eh bien! qu'en conclurez-vous? Pope a fait la même faute, ainsi que l'insouciant Dryden. —Oui; mais Pye ne l'a pas commise. —Voilà vraiment une belle autorité! Que m'importe? mieux vaut errer avec Pope qu'exceller avec Pye.

Avant nos jours dégénérés, où des œuvres ignobles obtiennent des éloges imposteurs, il fut un temps où, au lieu de graces mensongères, l'esprit et le bon sens s'alliaient à la poésie et florissaient ensemble, puisaient leurs inspirations à la même source, et, cultivés par le goût, brillaient chaque jour d'une beauté nouvelle. C'est alors que, dans cette île heureuse, la voix pure de Pope s'efforçait de charmer l'ame ravie et voyait le succès couronner ses efforts, aspirait à l'approbation d'une nation polie, et relevait la gloire du pays en même temps que celle du poëte. Comme lui, le grand Dryden faisait couler les flots de sa muse avec moins de douceur peut-être, mais plus de force. Alors aussi Congrève égayait la scène, Otway nous arrachait des larmes; car l'accent de la nature allait au cœur d'un auditoire anglais. Mais pourquoi rappeler de tels noms ou de plus illustres encore, quand a place de ces grands hommes est occupée par des bardes sans génie? Mais c'est vers ces temps que nous reportons nos regards attristés par la fuite du Goût et de la Raison. Jelez maintenant les yeux autour de vous, feuilletez cet amas de pages frivoles; contemplez les ouvrages précieux qui charment notre époque. Il est toutefois une vérité que la satire

elle-même doit reconnaître: c'est qu'on ne peut se plaindre qu'il y ait parmi nous disette de poëtes <sup>13</sup>. Leurs œuvres font gémir la presse et fatiguent les imprimeurs; les épopées de Southey font craquer sous leur poids les rayons des bibliothèques; et les poésies lyriques de Little brillent en in-douze satinés

« Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, » disent les prédicateurs; et pourtant nous courons d'innovations en innovations. Que de merveilles diverses nous allèchent en passant! La vaccine, l'attraction, le galvanisme et le gaz apparaissent successivement, excitent l'admiration du vulgaire, puis la bulle de savon crève, — il n'y a plus que de l'air! Nous voyons aussi s'élever de nouvelles écoles poétiques où d'ennuyeux prétendants réclament la palme. Ces pseudo-bardes font pendant quelque temps taire la voix du Goût. Maint club campagnard plie le genou devant Baal, et, détrônant le Génie légitime, élève un temple et une idole de sa façon 14, quelque veau de plomb, peu importe lequel, depuis l'ambitieux Southey jusqu'au rampant Stott 15.

Voyez! la légion écrivassière, fractionnée en groupes divers, défile devant nous, impatiente d'attirer l'attention : chacun pique de l'éperon son Pégase efflanqué; la Rime et les Vers Blancs marchent côte à côte. Voyez s'amonceler sonnets sur sonnets, odes sur odes. Les histoires de revenants se coudoient en route; les vers s'avancent en mesures démesurées, car la Sottise aime un ryhthme varié; amie du fatras étrange et mystérieux, elle admire toute poésie qu'elle ne peut comprendre. C'est ainsi que les lais du Ménestrel - puissent-ils être les derniers! - font entendre au souffle des vents leurs tristes gémissements sur des harpes à demi tendues, pendant que les esprits de la montagne bavardent avec les esprits de la rivière, afin que les dames puissent les entendre la nuit; des nains farfadets de la race de Gilpin Horner égarent dans les bois de jeunes seigneurs écossais, sautillant à chaque pas, Dieu sait à quelle hauteur! et font peur aux petits enfants, Dieu sait pourquoi! tandis que dans leur cellule magique des dames

savent pas épeler, dépêchent un courrier au tombeau d'un sorcier, et font la guerre à d'honnêtes gens pour protéger

un mécréant.

Voyez ensuite s'avancer gravement, sur son cheval de parade, l'orgueilleux Marmion au cimier d'or, tantôt faussaire, tantôt le premier au combat; sans être tout à fait un félon, il n'est pourtant chevalier qu'à demi, également propre à décorer un gibet ou un champ de bataille, puissant mélange de grandeur et de bassesse. T'imagines-tu donc, Scott 16, dans ta folle arrogance, faire agréer au public ton roman insipide? C'est en vain que Murray se ligue avec Miller pour rétribuer ta muse à raison d'une demi-couronne par vers. Non! quand les fils d'Apollon s'abaissent à trafiquer de leur plume, leurs palmes sont desséchées, leurs jeunes lauriers sont flétris. Que ceux-là abdiquent le titre sacré de poëte, qui tourmentent leur cerveau pour un vil salaire, et non pour la gloire 17. Puissent-ils travailler en vain pour Mammon, et contempler avec douleur l'or qu'ils n'ont pu gagner! Que ce soit là leur partage! que telle soit la juste récompense de la Muse qui se prostitue, du barde mercenaire! C'est pour cela que nous n'avons que des mépris pour le fils vénal d'Apollon; et sur ce, nous disons « bonne nuit à Marmion. »

Voilà les œuvres qui réclament aujourd'hui nos applaudissements; voilà les poëtes devant lesquels la Muse doit s'incliner, pendant que Milton, Dryden, Pope, relégués dans un commun oubli, cèdent leurs palmes sacrées à Walter Scott!

Il fut un temps, alors que la Muse était jeune encore, qu'Homère faisait résonner sa lyre, que Virgile chantait, où pour produire un poëte épique dix siècles suffisaient à peine, où l'admiration des peuples saluait avec respect son nom magique; l'ouvrage de chacun de ces bardes immortels apparaît comme l'unique merveille de mille années. Des empires ont disparu de la face de la terre, des langues ont expiré avec ceux qui leur avaient donné naissance, sans

LES BARDES DE L'ANGLETERRE, ETC.

obtenir la gloire de l'un de ces chants immorters où revit toute une langue éteinte. Il n'en est point ainsi de nous. Nos poëtes, malgré leur infériorité, ne se contentent pas d'appliquer à un grand ouvrage le travail d'une vie entière : voyez d'un vol d'aigle s'élever dans les cieux Southey, le marchand de ballades. Que Camoens, Milton, le Tasse, baissent pavillon devant cet homme qui, chaque année, fait entrer en campagne une armée de poëmes! Voyez au premier rang s'avancer Jeanne d'Arc, le fléau de l'Angleterre et l'orgueil de la France! méchamment brûlée par Bedfort. comme sorcière, voyez sa statue entourée d'une auréole de gloire; elle a brisé ses fers, sa prison s'est ouverte, et cette vierge phénix renaît de ses cendres! Voici ensuite venir le terrible Thalaba, monstrueux, sauvage et merveilleux enfant de l'Arabie, redoutable destructeur de Dom Daniel, lui qui a plus exterminé de magiciens enragés que le monde n'en a jamais connu. Héros immortel! rival du Petit-Poucet, règne à jamais sur les débris de tes ennemis abattus! Puisque la poésie s'enfuit effrayée à ton aspect, tu fus avec raison condamné à être le dernier de ta race! Des génies triomphants ont bien fait de t'enlever de ce bas monde, illustre vainqueur du sens commun! Voici maintenant le dernier et le plus grand des héros de Southey; Madoc déploie sa voile, Madoc, cacique à Mexico, et prince au pays de Galles; comme tous les voyageurs, il nous conte d'étranges histoires, plus vieilles que celles de Mandeville et pas tout à fait aussi vraies. O Southey! Southey! mets un terme à la fécondité de ta muse! Un barde peut chanter trop souvent et trop longuement : poëte vigoureux, par pitié, épargnenous! Un quatrième poëme, hélas! c'en serait trop. Mais si, en dépit de tout ce qu'on peut te dire, tu persistes à te frayer en vers un pénible chemin; si dans tes ballades, on ne peut plus inciviles, tu continues à dévouer les vieilles femmes au diable, Dieu garde de tes sinistres desseins le enfants qui sont encore à naître! Dieu te soit en aide, Southey, et à tes lecteurs aussi 18 !

Voyez venir ensuite son disciple ennuyeux, le benin apos-

tat des règles poétiques, le simple Wordsworth, dont les chants sont aussi doux qu'un soir de mai, son mois favori 19; qui conseille à son ami « de laisser là le travail et le trouble, et de quitter ses livres, de peur de devenir double 20; » qui par le précepte et l'exemple fait voir qu'il n'y a aucune différence entre les vers et la prose; nous démontre clairement qu'une prose insensée fait les délices des poétiques âmes, et que les contes de Noël, mutilés par la rime, contiennent l'essence du vrai sublime. Ainsi, lorsqu'il nous raconte l'histoire de Betty Foy, la mère idiote d'un « enfant idiot, » nigaud, lunatique qui a perdu son chemin, et, de même que son poëte, confond la nuit et le jour, il appuic tellement sur tous les endroits pathétiques, et décrit chaque aventure d'une manière si sublime, que tous ceux qui voient « l'idiot dans sa gloire » prennent l'histor en pour le héros de l'histoire.

Passerai-je sous silence l'aimable Coleridge, cher à l'ode boursouflée et à la strophe ambitieuse? Bien qu'il se plaise surtout aux sujets innocents, l'obscurité néanmoins est la bienvenue auprès de lui. Si parfois l'inspiration refuse son aide à celui qui adopte une fée pour sa muse, nul ne saurait surpasser en poésie relevée la barde qui prend un âne pour sujet d'élégie. La matière s'adapte si merveilleusement à son noble esprit, qu'on croit entendre braire le poëte lauréat de la gent aux longues oreilles 21

O Lewis \*22! merveilleux magicien, moine ou barde, n'importe, toi qui voudrais faire du Parnasse un cimetière! L'if, en guise de laurier, compose ta couronne; tu as pour muse un revenant, et Apollon t'a pris pour son fossoyeur! Soit que tu prennes ton poste sur d'antiques tombeaux, salué par la voix sépulcrale des spectres, ton digne cortége; soit que ta plume nous trace ces chastes tableaux qui plaisent tant aux femmes de notre âge pudique; salut, Lewis P.! De ton cerveau infernal s'élancent des troupes hideuses de fantômes couverts de leur suaire; à ton commandement on voit accourir en foule « des femmes grimaçantes, » des rois, du feu, de l'eau et des nuages, de « petits hommes gris, » et

Je ne sais combien d'êtres encore dont l'empire est à toi, ainsi qu'à Walter Scott; salut pour la seconde fois! Si des contes tels que les tiens font des prosélytes, c'est une maladie que saint Luc seul peut guérir; Satan lui-même n'oserait vivre avec toi, et ton cerveau lui serait un enfer plus profond que le sien.

Quel est ce poëte qui s'avance d'un air doux, environné d'un chœur de jeunes filles brûlant d'un feu autre que celui de Vesta? Les yeux brillants, la joue enflammée, il fait retentir les accents désordonnés de sa lyre, et les dames l'écoutent en silence! C'est Little! le jeune Catulle de son époque, aussi doux dans ses chants, mais aussi immoral que son modèle! La Muse qui condamne à regret doit pourtant être juste, et ne point faire grâce au mélodieux prédicateur du libertinage. Pure est la flamme qui brûle sur ses autels; elle se détourne avec dégoût d'un encens plus grossier; néanmoins, indulgente à la jeunesse, après cette expiation elle se borne à lui dire : « Corrige tes vers, et ne pèche plus! »

Quant à toi, traducteur aux vers de clinquant, et à qui tout cet oripeau appartient en propre, Strangford l'Hybernien, avec tes yeux d'azur et les boucles vantées de ta chevelure rouge ou blonde, toi, dont les chants plaintifs sont admirés de nos miss malades d'amour, qui se pâment d'attendrissement sur ces riens harmonieux, apprends, apprends, si tu le peux, à reproduire le sens de ton auteur et à ne plus vendre tes sonnets sous le nom d'un autre. Crois-tu donc obtenir au Parnasse un rang plus élevé en habillant Camoëns en dentelles? Corrige, Strangford, corrige ta morale et ton goût: sois chaleureux, mais pur; amoureux, mais chaste; cesse d'en imposer; rends ta harpe empruntée, et ne fais plus du barde lusitanien le copiste de Moore.

Mais arrêtons-nous un moment! Quel est cet ouvrage? C'est la dernière et la pire production d'Hayley, jusqu'à la prochaine cependant : soit qu'avec d'insipides tirades il fabrique des drames ou tourmente les morts du purgatoire de ses éloges, jeune ou vieux, il a toujours le même style, uniformément faible et insipide. Voici d'abord le Triomphe du

Sang-Froid, qui a failli me faire perdre le mien, puis le Triomphe de la Musique. Ceux qui ont lu celui-là peuvent affirmer que la pauvre Musique n'y triomphe guère 23.

Moraves, levez vous! décernez une digne récompense à la dévotion fastidieuse! — Écoutez! le poëte du dimanche, le sépulcral Grahame <sup>24</sup> exhale ses sublimes accents en prose barbare, et n'aspire même pas à la rime. Il met en vers blancs l'évangile de saint Luc, pille audacieusement le Pentaleuque, et, sans le moindre scrupule de conscience, falsifie les Prophètes et dévalise les Psaumes.

Salut, ô Sympathie! ta douce puissance évoque devant moi mille souvenirs d'un millier de choses, et me montre, courbé sous ses soixante années de lamentations, le prince ivre des faiseurs de sonnets ennuyeux. Et n'es-tu pas en effet leur prince, harmonieux Bowles, le premier, le grand oracle des ames tendres, soit que tu chantes avec la même facilité de douleur, la chute d'un empire ou celle d'une feuille, soit que ta muse nous raconte d'un ton lamentable les sons joyeux des cloches d'Oxford, et, toujours éprise des cloches, trouve un ami dans chaque tintement du carillon d'Ostende 25? Oh! combien tu serais plus conséquent encore si tu ornais de grelots le chapeau de ta muse! Délicieux Bowles! toujours bénissant ou béni, chacun aime tes vers; mais les enfants surtout en font grand cas. Il faut te voir, t'inspirant de la poésie morale de Little, charmer les transports de l'amoureuse foule. Avec toi, la petite fille verse de douces larmes, avant que mademoiselle ait complété les années de son enfance; mais à treize ans elle échappe à ta séduisante influence; elle quitle le pauvre Bowles pour les chants plus purs de Little. D'autres fois, dédaignant de circonscrire aux sentiments tendres les nobles sons d'une harpe telle que la tienne, tu « fais retentir des accents plus forts et plus élevés e6, » tels que personne n'en entendit et n'en entendra jamais. Là sont enregistrées, chapitre par chapitre, toutes les découvertes faites depuis le déluge, depuis le jour où l'arche vermoulue s'arrêta dans la vase, depuis le capitaine Noé jusqu'au capitaine Cook. Ce n'est pas tout : le poëte fait une halte, soupire un tou-

chant épisode 27, et nous raconte gravement, - écoutez, ô belles demoiselles! - comment trembla Madère au bruit du premier baiser. Bowles! retiens cet avis : continue à faire des sonnets; eux, du moins, ils se vendent 28. Mais, si quelque nouveau caprice ou un large salaire sollicite ta cervelle ignorante et te met la plume à la main; s'il est un poëte qui, naguère l'effroi des sots, est descendu dans la tombe et mérite notre vénération; si Pope, dont la gloire et le génie ont triomphé du plus habile des critiques, doit lutter encore contre le pire de tous, tente l'aventure : relève la moindre faute, la plus légère imperfection; le premier des poëtes n'était, après tout, qu'un homme. Fouille les vieux fumiers pour y trouver des perles; consulte lord Fanny : ajoute foi à Curll; que tous les scandales d'un siècle qui n'est plus se perchent sur ta plume et voltigent sur ton papier; affecte une candeur que tu n'as pas; donne à l'Envie le manteau d'un zèle sincère; écris comme si l'âme de Saint John t'inspirait, et fais par haine ce que Mallet fit pour de l'argent. Oh! si tu avais vécu à cette époque qui te convenait si bien; si tu avais pu extravaguer avec Denis ou rimer avec Ralph, ameuté avec ses ennemis autour du Lion vivant, au lieu de lui donner après sa mort le coup de pied de l'âne 29, une récompense fût venue s'ajouter à tes gains glorieux, et t'eût pour ta peine attaché au pilori de la Dunciade.

Encore un poëme épique! Qui vient de nouveau infliger ses vers blancs aux enfants des hommes? Le béotien Cottle, l'orgueil de la riche Bristowa, importe de vieilles histoires de la côte cambrienne, et envoie toute vivante sa marchandise au marché! Quarante mille vers! vingt-cinq chants! Voilà du poisson frais de l'Hélicon 30! qui en achète? qui en achète? il n'est pas cher. — Ma foi, ce n'est pas moi. Ils doivent être plats les vers de ces mangeurs de soupe à la tortue, tout bouffis de la graisse de Bristol. Si le commerce remplit la bourse, en revanche il rétrécit le cerveau, et Amos Cottle fait en vain résonner sa lyre. Voyez en lui un exemple des infortunes qu'entraîne le métier d'auteur : le voilà condamné à faire les livres qu'il vendait autrefois. O

Amos Cottle! — Phébus! quel nom pour remplir la trompette de la renommée! O Amos Cottle! songe un peu aux maigres profits que rendent une plume et de l'encre! Pendant que tu es ainsi livré à tes rêves poétiques, qui voudra jeter les yeux sur le papier que tu barbouilles? O plume détournée de son véritable usage! O papier mal employé! Si Cottle 31 ornait encore le bout d'un comptoir, penché sur son pupitre; si, né pour d'utiles travaux, on lui eût appris à faire le papier qu'il gâte aujourd'hui, à labourer, à bêcher, à manier la rame d'un bras vigoureux, il n'aurait point chanté le pays de Galles, et moi, je ne me serais pas occupé de lui 32.

Tel que Sisyphe roulant aux enfers son énorme rocher sans pouvoir goûter le sommeil, ainsi sur ta colline, Richmond embaumé, l'ennuyeux Maurice 33 charrie le granit de ses lourdes pages; monument poli et solide des fatigues de son esprit, pétrifications d'un cerveau épais qui, avant d'atteindre le sommet, retombent pesamment dans la plaine.

Mais j'aperçois dans la vallée le mélancolique Alcée! Sa lyre est brisée, sa joue est empreinte de sérénité et de pâleur! Ses espérances, autrefois si belles, et qui auraient pu fleurir un jour, le vent du nord les a fait périr. Le souffle de la Calédonie a flétri ses boutons dans leur fleur. Que le classique Sheffield pleure sur ses œuvres perdues et que nulle main téméraire ne trouble leur précoce sommeil <sup>34</sup>!

Dites-moi, cependant: pourquoi le poëte abdiquerait-il ainsi ses titres à la faveur des muses? Devra-t-il donc se laisser toujours effrayer par les hurlements confus de ces loups d'Écosse qui rôdent dans l'ombre, làche engeance qui, par un instinct infernal, déchire comme une proie tout ce qui se rencontre sur son passage? Vieux ou jeune, vivant ou mort, nul n'est épargné, tout sert d'aliment à ces harpies<sup>35</sup>. Pourquoi les objets de leurs outrages céderaient-ils sans combat la tranquille possession de leur champ natal? Pourquoi lâchement reculer devant leurs griffes? Pourquoi ne pas refouler ces limiers sanguinaires vers le siége d'Arthur <sup>36</sup>?

Salut à l'immortel Jeffrey 37! L'Angleterre eut jadis la gloire d'avoir un juge à peu près du même nom. Miséricordieux, mais justes, leurs âmes se ressemblent tellement. qu'il est des gens qui croient que Satan a lâché sa proie et lui a permis de revenir au monde pour condamner les écrits. comme il avait autrefois condamné les hommes. Il a la main moins puissante, mais le cœur aussi pervers, et sa voix est tout aussi prompte à ordonner la torture. Élève du barreau. il n'a retenu de sa science légale qu'une certaine aptitude à relever des vétilles; instruit depuis à l'école du libéralisme, il a appris à railler les partis politiques, bien qu'il soit luimême l'instrument d'un parti. Il sait que si un jour ses patrons retournent au poste qu'ils ont perdu naguère, les pages qu'il a griffonnées seront dignement récompensées et feront monter sur le siège du juge ce nouveau Daniel 38. Ombre de Jeffries, nourris cette pieuse espérance; présente une corde à cet autre toi-même en lui disant : « Héritier de mes vertus, mon digne émule, habile à condamner comme à calomnier le genre humain, reçois cette corde que je t'ai soigneusement réservée; tiens-la à la main lorsque tu rendras tes arrêts, et qu'elle serve un jour à te pendre! »

Salut au grand Jeffrey! Que le ciel le conserve pour briller sur les rives fertiles de Fife! qu'il protége ses jours sacrés dans ses guerres à venir, puisque parfois nos auteurs en appellent au jugement des armes. Vous souvient-il de ce jour historique 39, de cette rencontre glorieuse et qui faillit être fatale, alors que l'œil de Jeffrey rencontra le pistolet sans balle de Little, pendant qu'à deux pas de là les imprudents mirmidons de Bow-Street pouffaient de rire 40? O jour désastreux! le château de Dunedin trembla jusque dans ses fondements; les ondes sympathiques du Forth roulèrent toutes noires ; les ouragans du nord firent entendre de sourds murmures; la Tweed ensla la moitié de ses eaux pour former une larme, l'autre moitié poursuivit tranquillement son cours 41; le mont escarpé d'Arthur s'agita sur sa base, et le sombre Tolbooth changea presque de place. Il sentit alors, - car en de tels moments le marbre peut éprouver les émotions de l'homme,